

D U M Ê M E A U T E U R

Le Bonheur obligatoire

Albin Michel, 1991
et « Points » n° P 1536

L'Heure exacte

Seuil, 2007

Norman Manea

LE RETOUR
DU HOOLIGAN

Une vie

*Traduit du roumain
par Nicolas Véron*

*avec la collaboration
d'Odile Serre*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Întoarcerea huliganului

ÉDITEUR ORIGINAL
Editura Polirom

ISBN original : 973-681-311-8
821-135-1-31

© Norman Manea, 2003
All rights reserved

ISBN 978-2-0211-2607-5
(ISBN 2-02-083296-8, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, août 2006,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Cella

PRÉLIMINAIRES

Barney Greengrass

Par la fenêtre qui fait la largeur du mur pénètre la lumière édénique du printemps. Il contemple, de son dixième étage, le fourmillement du Paradis. Immeubles, enseignes, piétons de l'Autre Monde. *In paradise one is better off than anywhere else*¹, devrait-il répéter, ce matin encore.

De l'autre côté de la rue, un immeuble rouge, massif. Des groupes d'enfants y font de la danse, de la gymnastique. Les files jaunes des taxis bloqués au carrefour de Broadway et d'Amsterdam Avenue hurlent, rendues hystériques par le métronome frénétique de la matinée. Mais déjà l'observateur scrute le ciel, le désert, la lente chronophagie du vide, les termites géants des nuages.

Une demi-heure plus tard il est au coin de la rue, devant l'immeuble de quarante-deux étages où il habite. Pas de style particulier, un simple assemblage géométrique : juste un abri, un empilement d'habitaclés. Un immeuble stalinien... grommelle-t-il. Non, les immeubles staliniens n'étaient pas si hauts. Stalinien tout de même, se répète-t-il, défiant le décor de la postérité. Va-t-il redevenir, l'espace de cette matinée, celui qu'il était il y a neuf ans ? Se laissera-t-il encore éblouir par la nouveauté de la vie d'après la mort ? Neuf ans, comme neuf mois dans le

1. On vit mieux au paradis que partout ailleurs. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

ventre, riche en choses nouvelles, de l'aventure qui engendre aujourd'hui cette matinée toute neuve, comme au commencement des commencements.

À gauche, l'enseigne bleue aux grandes lettres blanches, RITE AID PHARMACY, la pharmacie où il achète généralement ses médicaments. Soudain, des sirènes ! Cinq camions de pompiers, forteresses métalliques aux tambours et trompettes mugissant comme des taureaux, ont pris la rue d'assaut. Les feux de l'enfer brûlent jusqu'au Paradis. Rien de grave, tout rentre instantanément dans l'ordre. Voilà le laboratoire où il a fait développer des photos standard pour ses nouveaux papiers d'identité. À côté, l'éventaire de sandwiches, le panneau jaune SUBWAY, puis STARBUCKS, le café de la bohème. Et, bien sûr, McDONALD's, avec son enseigne rouge aux lettres blanches et son grand M jaune. Devant la porte métallique, une petite vieille en jeans et baskets noires, chapeau colonial blanc enfoncé sur les yeux, canne à la main droite, grand sac vert dans la main gauche, et deux grands mendiants noirs barbus tenant chacun un gobelet de plastique blanc à la main. Le kiosque à journaux du Pakistanais, le bureau de tabac de l'Indien, le restaurant mexicain, le magasin de prêt-à-porter féminin, les grands paniers de fruits et de fleurs du Coréen, melons jaunes, pastèques, prunes noires, rouges, vertes, mangues de Mexico et mangues de Haïti, pamplemousses jaunes, blancs, roses, raisins, carottes, cerises, bananes, pommes Fuji et pommes Granny, roses, tulipes, œillets, lys, chrysanthèmes, fleurs grandes et petites, fleurs des champs et fleurs de jardin, blanches, jaunes, rouges. Immeubles bas, immeubles hauts, immeubles encore plus hauts, qui mêlent leurs styles, leurs proportions, leurs destins, la Babylone du Nouveau et du Vieux Monde, de la vie d'après la mort. Le tout petit Japonais à chemise et casquette rouges qui titube entre ses deux cabas remplis de paquets. Le barbu blond

à bermuda et pipe, entre les deux blondes imposantes en bermuda vert, lunettes de soleil noires et petit sac à dos sur l'épaule. La grande jeune fille élancée, pieds nus, cheveux roux et courts, tee-shirt transparent, short mini comme une feuille de vigne, le grand chauve qui porte deux jeunes enfants, le petit gros à moustache noire et chaîne en or sur le poitrail. Mendians, policiers, touristes, personne n'est irremplaçable. Au croisement d'Amsterdam Avenue et de la 72^e Rue, Verdi Square, petit triangle d'herbe grillagé sur ses trois côtés. Au centre, sur son socle de pierre blanche, en redingote, cravate et chapeau, *il signor* Giuseppe Verdi parmi les personnages de ses opéras, sur lesquels se posent les placides corneilles du Paradis. Sur les bancs devant le grillage, le commun des mortels, retraités, infirmes, clochards, troquant leurs faits d'armes picaresques tout en picorant leur cornet de frites ou leur pizza caoutchouteuse.

Rien ne manque au Paradis : nourriture, vêtements, journaux, matelas, parapluies, ordinateurs, chaussures, meubles, vins, bijoux, fleurs, lunettes, disques, lampes, bougies, cadenas, chaînes, chiens, oiseaux exotiques, poissons tropicaux. Et des commerçants, des saltimbanques, des policiers, des coiffeuses, des cireurs de chaussures, des comptables, des prostituées, des mendians, tous les visages, toutes les langues, tous les âges, toutes les tailles, tous les poids peuplent cette matinée improbable au cours de laquelle le survivant célèbre les neuf ans de sa vie nouvelle.

Dans cet Au-Delà, distances et interdictions sont abolies, les bienfaits de la connaissance sont accessibles sur des écrans de poche, l'arbre de la vie éternelle offre ses fruits dans toutes les pharmacies, la vie se déroule à un rythme vertigineux, seul compte l'instant, le présent comme instant. Et voici que résonne de nouveau la sirène de l'enfer !... Mais cette fois il ne s'agit pas d'incendie. Le bolide blanc laisse derrière lui, dans l'air, un cercle

de sang, une croix rouge et cette inscription en rouge :
AMBULANCE.

Rien, non, rien ne manque à la vie d'après la mort. Il lève les yeux vers le ciel qui permet ce miracle. Le firmament est obturé, les parallélépipèdes de béton ne laissent passer qu'un rail de ciel. La façade de droite bloque le regard. Un vide-ordures bleu contre un long, très long mur marron. À gauche, un mur jaune. Sur fond luisant de peinture dorée, l'irisation bleue du message : DEPRESSION IS A FLAW IN CHEMISTRY, NOT IN CHARACTER¹.

Avertissement ou simple information ? Difficile à dire. Il reste la tête en l'air, les yeux rivés au verset sacré, se ressaisit, fait un pas en arrière, et reprend sa marche sur Amsterdam Avenue. L'avantage de l'Au-Delà : l'immunité. On n'est plus, comme dans sa première vie, enchaîné à tous les néants, on avance avec indifférence.

Le piéton poursuit sa route vers Barney Greengrass. «Cet endroit te rappellera ta vie antérieure», lui a promis son ami.

Les immeubles d'Amsterdam Avenue appartiennent au passé, de vieilles maisons rougeâtres, brunes, grises, de quatre, cinq ou six étages, aux balcons noirs, métalliques, aux échelles de secours noircies par les ans. Un quartier de gare, voilà la première impression que lui avait faite cette zone de l'Upper West Side, qui lui rappelait le Vieux Monde. Depuis neuf ans ou quatre-vingt-dix ans qu'il vit ici, les gratte-ciel se sont pourtant multipliés, toujours plus hauts, même celui de quarante-deux étages où il habite semble, en comparaison, une piètre performance stalinienne... Ah, ce mot qui revient, sans raison.

Donnant sur la rue, des magasins, comme ceux d'autrefois : FULL SERVICE JEWELERS, UTOPIA RES-

1. La dépression est une carence chimique, pas un défaut de caractère.

TAURANT, AMARYLLIS FLORIST, LOTTO, SHOE STORE, ADULT VIDEO, CHINESE DRY CLEANING, NAIL SALON, ROMA FRAME ART, MEMORIAL : RIVERSIDE MEMORIAL CHAPEL, au coin de la 76^e Rue. De l'immeuble sort une fille aux jambes fortes et aux longs cheveux noirs. Robe noire à manches courtes, bas noirs, épaisses lunettes de soleil aux verres noirs. Trois très longues voitures noires, comme des cercueils géants, aux vitres noires. En descendent des messieurs élégants en costume et chapeau noirs, des dames élégantes en robe et chapeau noirs, des adolescents en vêtements de deuil. Le métronome a encore une fois signifié à quelqu'un l'heure de l'éternité. La vie est mouvement, lui ne l'a pas oublié, il s'empresse de s'éloigner. Un pas, deux pas, le voici hors de danger.

OTTOMANELLI. Deux bancs en bois de part et d'autre de l'entrée. Une vieille femme est assise sur le banc de droite. Sur la toile verte du store au-dessus de la vitrine, l'inscription : OTTOMANELLI BROS., SINCE 1900. Sans quitter la femme des yeux, il se laisse tomber, de fatigue, sur le banc de gauche.

Sa voisine a le regard dans le vide, mais semble attentive à ses gestes. On dirait qu'ils se sont reconnus. Il sent la même présence familière que certains soirs, quand la pièce se charge soudain d'un silence suave et protecteur qui l'enveloppe à l'improviste. Mais jamais encore ce n'était arrivé dans la rue, dans le tumulte quotidien.

Elle s'est levée, il la laisse s'éloigner de quelques pas, il se remet en marche, il est derrière elle, dans la lente cadence du passé. Jambes minces et pâles, chevilles fines. Socquettes transparentes, chaussures légères à talons plats, comme des pantoufles. Cheveux blancs, coupés court. Épaules osseuses, voûtées. Robe à manches courtes, sans taille, en tissu fin à carreaux rouges et orange sur fond bleu. Dans la main gauche, la sacoche en

plastique, comme autrefois. Et comme jadis, dans la droite, la veste de laine grise, enroulée.

Il presse le pas, la dépasse, se retourne brusquement, les voici face à face. Elle avait sursauté ! Elle avait dû reconnaître l'inconnu qui s'était laissé tomber, exténué, sur l'autre banc devant l'entrée d'OTTOMANELLI. Il avait sursauté lui aussi. Surgi du néant, sur un banc, devant un restaurant, le fantôme !

La démarche, la silhouette, la robe, la veste, les cheveux blancs coupés court comme une perruque, le visage entrevu une fraction de seconde. Le front, les sourcils, les yeux, les oreilles, le menton sont ceux d'autrefois. Seule la bouche n'est plus nettement dessinée, une simple ligne, des lèvres trop longues, sans contours. Le nez a perdu sa ligne parfaite, s'est épaté. Le cou est vieux, la peau affaissée, ridée.

Il la suit maintenant à distance. La silhouette, la démarche, l'allure, pas besoin de signes de reconnaissance, tout est en toi, familier, immuable, cela n'a pas de sens de suivre une ombre dans la rue. Distract, perdu dans ses pensées, il ralentit, l'hallucination a disparu, comme il le souhaitait.

Enfin, entre les 86^e et 87^e Rues, sa destination, BARNEY GREENGRASS. Devant la vitrine, le propriétaire, affalé sur une chaise, son dos bossu et son ventre recouverts d'une ample chemise blanche à manches longues et boutons dorés. Le cou est escamoté, la tête est couronnée d'une crinière blanche, le nez, la bouche, le front et les oreilles sont fermes. À gauche, un vendeur en blouse blanche derrière le comptoir Salami-Halva. Un autre, à droite, derrière le comptoir Pain-Craquelins-Bretzels-Brioche. Il salue le vieux propriétaire et, à côté de lui, le jeune homme qui tient un téléphone collé à chaque oreille. Il passe dans la salle de gauche, celle du restaurant.

À la table contre le mur, un homme maigre, grand, avec des lunettes, lève les yeux de son journal. Suit le

salut de routine : « Comment vas-tu, mon grand ? » Un visage familial, une voix familière... Les exilés sont pleins de gratitude pour ces instants-là.

– Comment vas-tu, mon grand, quoi de neuf ?

– Rien de spécial ! *The social system is stable and the rulers are wise*, comme dit notre collègue Zbigniew Herbert¹. *In paradise one is better off than in whatever country*².

Le romancier n'est pas très porté sur la poésie, heureusement que ces vers ressemblent à de la prose.

– Que deviens-tu ? Parle-moi d'ici, pas de Varsovie.

– Je fête neuf ans de paradis ! C'est le 9 mars 1988 que j'ai échoué sur les rives du Nouveau Monde.

– Les enfants aiment les anniversaires. Et Barney est l'endroit idéal pour les anniversaires. Tous les souvenirs du ghetto. *Oy, mein Yiddishe Mame*³... Le Vieux Monde et la vie ancienne.

Il me tend la feuille plastifiée du menu. Oui, les tentations du ghetto sont bien là : *Pickled Herring in Cream Sauce. Fillet of Schmaltz Herring (very salty). Corned beef and eggs. Tongue and eggs. Pastrami and eggs. Salami and eggs. Homemade chopped chicken liver. Gefilte fish with horseradish*⁴. Le foie de volaille n'est pourtant pas d'oie, pas plus que la volaille américaine élevée en batterie n'est celle d'Europe de l'Est, ni le poisson celui du Vieux Monde, ni les œufs. On note cependant un effort pour trouver des ersatz du passé. *Russian Dressing*, partout *Russian Dressing*... *Roast Beef, Tur-*

1. Poète polonais (1924-1998).

2. Le système social est stable et les gouvernants sages. On vit mieux au paradis que dans tout autre pays.

3. « Oh, ma maman juive... » (célèbre chanson yiddish).

4. Hareng mariné à la crème. Filet de hareng gras (très salé). Corned-beef aux œufs. Langue aux œufs. Pastrami aux œufs. Salami aux œufs. Foie de volaille haché maison. Carpe farcie au raifort.

*key, Cole Slaw...*¹ Oui, le mythe de l'identité, les succédanés des souvenirs, traduits dans la langue de la survie.

Un serveur jeune, grand, beau. Il reconnaît tout de suite le célèbre romancier: «J'ai lu votre dernier livre, *Sir*.» Philip ne semble ni flatté, ni agacé par cette familiarité. «Ah oui? Et ça vous a plu?» Oui, ça lui a plu, mais moins, doit-il avouer, que le précédent, tellement plus érotique.

«Bien, bien», approuve l'auteur sans lever les yeux du menu. «Apportez-moi des œufs au saumon et un jus d'orange. Seulement les blancs, pas les jaunes.»

Le serveur passe à l'autre client. «Et vous?» Je m'entends bredouiller: «La même chose, la même chose.»

– Comment trouves-tu la cuisine de Barney?

Barney Greengrass copie avec zèle la cuisine juive d'Europe de l'Est, mais il ne suffit pas d'ajouter de l'oignon grillé ni d'écrire *bagels* et *knishes* pour obtenir le goût du passé.

– OK, tu n'es pas obligé de répondre. Est-ce que tu vas aller en Roumanie? Qu'as-tu décidé?

– Je n'ai rien décidé encore.

– Tu as peur? Tu penses au meurtre de Chicago?... Ce professeur... comment s'appelle-t-il, déjà? Ce professeur de Chicago.

– Culianu, Ioan Petru Culianu. Non, je n'ai rien à voir avec l'affaire Culianu. Je ne suis pas un adepte de la transcendance, je n'ai pas trahi mon Maître, et je ne suis pas non plus un chrétien amoureux d'une juive, prêt à se convertir au judaïsme. Je ne suis qu'un humble nomade, pas un renégat. Le renégat doit être puni, tandis que moi... je ne suis qu'un fléau périmé. Je ne suis une surprise pour personne.

1. Sauce russe. Rosbif. Dinde. Salade de choux blancs et de carottes, tranchés en fines lamelles.

– Une surprise, je ne sais pas, mais un fléau, oui, tu l’as été. Le suspect devient soupçonneux. Ça non plus, ça ne joue pas en ta faveur.

L’assassinat, en plein jour, dans l’enceinte de l’université de Chicago, du professeur Ioan Petru Culianu s’était produit six ans auparavant, le 21 mai 1991. Toutes les apparences du crime parfait : une seule balle, tirée d’une cabine voisine dans la tête du professeur, assis sur le siège en plastique dans les toilettes réservées aux professeurs de Divinity School. Ce mystérieux assassinat, non élucidé, avait naturellement alimenté les spéculations : la relation du jeune professeur Culianu avec son maître, Mircea Eliade, l’historien roumain des religions grâce à qui il était venu en Amérique, ses rapports avec la communauté roumaine de Chicago, avec le roi de Roumanie en exil, son obsession de la parapsychologie. Il y avait aussi, bien sûr, la filière légionnaire. La Garde de Fer, ce mouvement nationaliste d’extrême droite dont les membres s’appelaient Légionnaires, et que Mircea Eliade avait soutenu dans les années trente, comptait des adeptes parmi les Roumains de Chicago, et Culianu s’apprêtait justement à évoquer de façon critique le passé politique du Maître.

Le moment où s’était produit le crime de Chicago coïncidait, à vrai dire, avec la publication en 1991 dans *The New Republic* d’un essai que j’avais consacré à la période légionnaire d’Eliade. Le FBI m’avait donc contacté pour me conseiller la plus grande prudence dans mes contacts avec mes compatriotes, et pas seulement avec eux.

Ce n’était pas la première fois que je discutais du sujet avec mon ami américain. Culianu, Eliade et Sebastian¹, l’ami juif d’Eliade, revenaient fréquemment dans nos conversations de ces derniers mois.

1. Mihail Sebastian (1907-1945), romancier, auteur dramatique, essayiste et journaliste roumain.

À mesure qu'approchait la date de mon départ pour Bucarest, Philip insistait pour que je clarifie la nature de mes hésitations et de mes inquiétudes. Je n'y arrivais pas, elles étaient trop ambiguës... Je ne savais pas si je voulais éviter de rencontrer là-bas le moi d'autrefois, ou si je redoutais d'être identifié à ma nouvelle image, auréolée des lauriers de l'exil et des malédictions de la Patrie.

– Je comprends en partie tes raisons. Il y en a aussi d'autres, probablement. Mais ce voyage pourrait te guérir enfin du syndrome est-européen.

– Peut-être. Mais je ne suis pas prêt à ce retour. Je ne suis pas encore assez indifférent au passé.

– Justement ! Après le voyage, tu le seras. On revient guéri.

Nous voici comme toujours dans la même impasse. Cette fois, Philip insiste.

– Mais revoir des amis ? Les lieux d'autrefois ?... Tu disais que tu en reverrais volontiers certains, bien que tu ne te sentes pas prêt. La semaine dernière tu parlais d'un cimetière. De la tombe de ta mère.

Long silence.

– Je l'ai revue. Ce matin. Il y a une demi-heure. En venant ici. Soudain elle était là, assise sur un banc. Dans Amsterdam Avenue. Un banc en bois, devant un restaurant qui s'appelle Ottomanelli...

Nous nous taisons de nouveau tous les deux. À la hauteur de la 79^e Rue, nous nous séparons, comme d'habitude. Philip prend à gauche, vers Columbus Avenue, je continue sur Amsterdam jusqu'à la 70^e Rue, jusqu'à mon immeuble stalinien qui n'a rien de stalinien.

La Jormanie

Le visage et la silhouette de l'officier de police Portofino m'étaient subitement revenus en mémoire en sortant de chez Barney Greengrass. Visage large, regard mélancolique, cheveux peignés avec soin. Petites mains, petits pieds, sourire avenant. Un homme de taille modeste, délicat, en complet bleu marine et cravate bleue.

Il s'empressa, dès le début de notre conversation, de m'informer qu'avant d'embrasser sa nouvelle profession il avait enseigné la chimie dans un lycée. Si son habillement ressemblait à celui d'un officier de la Securitate, ses manières étaient fort différentes. Affable, respectueux, sans l'hypocrisie ni la grossièreté de ses homologues roumains. Il donnait l'impression de vouloir vous protéger, et non, comme le limier socialiste, vous intimider ou vous recruter pour d'obscures manigances.

Il ne me proposa finalement aucune protection. Ni *bullet-proof vest*¹, ni garde du corps, ni même le spray recommandé aux femmes seules pour aveugler sur place un éventuel agresseur. Ses conseils étaient raisonnables, amicaux, presque maternels : faire bien attention, dans la rue, aux visages croisés trop souvent dans les environs, varier mes itinéraires de promenade et l'heure à laquelle j'achetais le journal, ne pas ouvrir les plis suspects. Il n'ajouta même pas l'habituel *lay low*². Mais il

1. Gilet pare-balles.

2. Profil bas.

me donna sa carte de visite, sur laquelle il avait écrit à la main son numéro de téléphone personnel, en cas d'urgence. Ce talisman dont il me pourvut ne changea pas ma façon d'être : concentré sur moi-même, peu soucieux du comportement en société. En revanche, ma nervosité et mon inquiétude s'étaient accrues.

La raison de ma rencontre avec l'officier de police Jimmy Portofino était la parution, dans *The New Republic*, de mon article mettant en cause Eliade pour sa *felix culpa*, c'est-à-dire ses relations, dans les années trente, avec la Garde de Fer, qui compte aujourd'hui encore des sympathisants parmi ses coreligionnaires d'Amérique et de Roumanie. Le sujet était périlleux, comme le prouvait l'assassinat de Culianu. Aussi la direction du Bard College sollicita-t-elle le concours du FBI, afin de protéger son propre professeur roumain.

Un an environ après ma rencontre avec le FBI, je reçus un message anonyme du Canada. L'écriture sur l'enveloppe m'était inconnue et j'ignore tout de la graphologie. À l'intérieur, une carte postale, sans un mot. Je jetai l'enveloppe, mais gardai la reproduction : Marc Chagall, *Le Martyr*, Kunsthau Zürich. Une sorte de variante juidaïque de la crucifixion. Le martyr n'avait ni croix ni clous, mais était attaché par les mains et les pieds à un poteau, au centre d'une bourgade incendiée ; au premier plan se trouvaient la mère, le violoneux, le docteur de la Loi avec ses élèves. Le visage d'un jeune Christ juif, avec barbe et papillotes : l'image du pogrom. Non pas l'holocauste, devenu cliché de toute lamentation, mais la terreur du pogrom d'Europe de l'Est. Je n'étais pas en mesure de décoder le message. Menace, ou solidarité ? Je contemplais souvent la carte postale, posée sur mon bureau.

Six années passèrent, je n'avais été ni assassiné ni menacé, mais entre des invectives comme « anti-parti », « extraterritorial » ou « cosmopolite » dont m'avait gratifié la presse communiste roumaine d'avant 1989, et

les vocables de « traître », de « nain de Jérusalem » ou d'« agent américain » de la période post-communiste, je trouvais plus de cohérence que de contradiction. Était-ce pour cela que je ne me sentais pas en état de rendre visite à la Patrie ?

Après avoir quitté Philip, je revins m'asseoir sur le banc devant chez Ottomanelli, où, moins d'une heure auparavant, le passé m'avait rattrapé. Peut-être aurait-il été plus simple d'en parler à un policier américain ? Au moins l'affaire Culianu évoquerait-elle quelque chose pour lui : la balle tirée de près dans les toilettes depuis la cabine voisine, le petit revolver, un Beretta .25, tenu de la main gauche et sans gants, probablement par un non-Américain. La blessure mortelle : *occipital area of the head, 4-and-a-half inches below the top of the head and one-half inch into the right of the external occipital tubercle*¹. Le professionnalisme de l'exécution, le lieu du crime – une cabine de W.-C. –, le fait d'avoir choisi la Saint-Constantin-et-Hélène, fête de la mère de Ioan Petru Culianu selon le calendrier orthodoxe.

Jimmy Portofino se rappellerait-il le visage de la victime, vieilli d'un seul coup comme si la mort lui avait brusquement donné vingt ans de plus ? La police américaine était certainement en possession d'informations sur les Roumains de Chicago sympathisants de la Garde de Fer, elle savait qu'elle était venue s'y réfugier, naguère, la petite-fille de Corneliu Zelea Codreanu, le mystique capitaine de la Garde de Fer, et que le vieil Alexandru Ronett, médecin traitant d'Éliade et légionnaire fanatique, y habitait toujours. Les soupçons s'étaient portés sur la Securitate roumaine et sur les liens qu'elle entretenait avec les légionnaires de Chicago. La police connais-

1. Région occipitale de la tête, quatre pouces et demi sous le sommet du crâne et un demi-pouce à droite de la protubérance occipitale externe.

Periprava, 1958	210
L'employé	224
Le départ	233
L'équipe de nuit	245
La maison de l'escargot	252
La griffe (II)	263

LE DIVAN VIENNOIS

Anamnèse	279
----------------	-----

LE SECOND RETOUR (LA POSTÉRITÉ)

En route	313
Premier jour : lundi 21 avril 1997	320
Deuxième jour : mardi 22 avril 1997	342
La langue nocturne	360
Troisième jour : mercredi 23 avril 1997	367
Quatrième jour : jeudi 24 avril 1997	376
Interlocuteurs nocturnes	382
Cinquième jour : vendredi 25 avril 1997	393
La maison de l'être	401
Sixième jour : samedi 26 avril 1997	407
Septième jour : dimanche 27 avril 1997	423
Le train de nuit	430
Huitième jour : lundi 28 avril 1997	433
Neuvième jour : mardi 29 avril 1997	439
Le jour le plus long : mercredi 30 avril 1997	446
Avant-dernier jour : jeudi 1 ^{er} mai 1997	463
Dernier jour : vendredi 2 mai 1997	469

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BUSSIÈRE
N° D'IMPRESSION : 95982. N° D'IMPRIMEUR (00000)
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2007
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication